

Article Journalisme Culturel

Lana Hervé

Avril 2026

La banlieue n'attend plus la permission : Sonia Chiambretto et le théâtre des marges

Pendant que les institutions culturelles peaufinaient leurs politiques d'ouverture, la banlieue postait. Sur les réseaux, une culture vivante, peu ou mal représentée sur les grandes scènes, s'est rendue visible sans demander d'autorisation. Sonia Chiambretto le dit autrement, depuis la scène : la création n'a jamais cessé. C'est sa légitimité qu'on lui refusait.

On ne s'attendait pas à ça. Du caviar dégusté à la cuillère en bois jetable sur la table de pique-nique d'un parc. Deux hommes, vestes noires, sacoches, casquette... et nœuds papillon portés pour l'occasion. Trente six mille likes cumulés pour cette vidéo postée sur le compte Instagram « 213.beunoir.269 ».

À présent, superposez Bourdieu, Mauss et Durkheim. Placez leurs ouvrages sur le parking d'un immeuble en périphérie d'Avignon. Vous verrez alors apparaître cinq hommes assis les mains dans les poches, prêts à débattre. En trois minutes et avec plus de quatre millions de vues sur Instagram, le compte « geronymonstre » applique les battles issues de la culture urbaine à la sociologie. Ces vidéos ne montrent pas des artistes. Elles montrent des gens qui vivent la culture et se l'approprient, sans permission, sans intermédiaire. Elles posent une question que le milieu artistique esquive depuis trop longtemps : si cette culture a toujours existé là où les institutions prétendaient qu'elle y était absente, pourquoi a-t-il fallu attendre les réseaux sociaux pour la voir ?

Aucun doute, les réseaux sociaux comportent des risques. Pourtant assez documentés pour qu'on s'y attarde, ils sont si nombreux qu'on en oublie ce qu'ils ont rendu impossible à ignorer : des voix que personne n'écoutait. La poésie commence ici.

Le pouvoir de raconter.

Dans le hall d'une médiathèque en banlieue de Marseille, une femme assise écoute. Elle ne prend pas de notes. Elle enregistre, parfois. Elle laisse parler et regarde d'un air amusé ces collégiens. Elle leur demande de lister ce qu'ils emmènent avec eux pour partir en soirée, ils écrivent dans le silence. Quelques rires éclatent puis les élèves échangent leurs écrits. La liste suivante sera la playlist qui passe dans leurs écouteurs durant leur trajet en bus avec une description de celui-ci. Un exercice qui semble d'abord difficile. Et puis les plumes se délient, les rires aussi, la poésie apparaît. Sonia Chiambretto écoute ceux que l'on n'entend pas, montre ceux que l'on ne regarde pas et fait de cette posture le moteur d'un travail artistique singulier, quelque part entre la poésie documentaire et le théâtre politique. Ses textes sont pensés pour la scène avec l'ambition de ceux qui croient qu'une salle obscure peut faire bouger les lignes.

La voix des quartiers est sa matière première. Brute, elle la taille au fil de ses rencontres : adolescents de cités, femmes au foyer, jeunes filles en centre de détention pour mineures ou encore jeunes en réinsertion. « Sonia nous fait travailler avec des listes. Comme des listes de courses. C'est étonnant mais j'aime bien. Je pensais pas que c'était ça, la poésie. » confie Younes, élève de troisième. La forme aboutie du travail de Chiambretto ne ressemble pas à des témoignages. C'est une langue brute, rythmée et chargée : de la littérature. « Cette langue existe déjà comme littérature, elle n'a pas besoin qu'on lui donne cette permission » tranche-t-elle. La question qu'elle pose depuis les scènes nationales est la même que celle que posent ces vidéos depuis leurs parkings : à qui appartient le droit de créer, et depuis où. Personne, dans les institutions, ne s'y est vraiment risqué avant elle.

Le théâtre comme terrain, non pas comme destination

Le rapport entre la banlieue et les institutions culturelles ressemble souvent à une relation à sens unique : l'institution descend, propose, démocratise. Elle apporte la culture vers les quartiers, selon une logique qui présuppose que ceux-ci en seraient naturellement dépourvus. Depuis les années 1980, les politiques publiques ont multiplié les dispositifs de médiation culturelle en direction des quartiers prioritaires. De multiples ateliers d'écriture, sorties au spectacle, résidences d'artistes en cité sont menées dans les villes. À Angers, Juliette Rudel, chargée de missions Publiques et Territoires au service Action Culturelle à la mairie, développe des projets réunissant des structures

partenaires afin de réduire les inégalités d'accès à la culture. « C'est très touchant de voir des jeunes adolescents frappés par la puissance de l'opéra ou d'une pièce de théâtre de Molière. » Des actions sincères, souvent utiles, mais qui reposent sur un présupposé: la culture légitime est ailleurs, et il faut en faciliter l'accès. Sonia Chiambretto inverse cette grammaire.

Pour elle, la banlieue n'est pas un désert culturel à irriguer. C'est un laboratoire. « L'art provient de la banlieue. Elle influence les grandes villes. Elle influence le monde. Le rap, le verlan, la mode, les battles de danse, par exemple, proviennent des quartiers. Ces esthétiques ont été récupérées par les grandes scènes pour certains, parfois dénaturés même, sans que leurs créateurs ne soient reconnus. » C'est cette tension qu'elle travaille depuis la scène. Pas pour la résoudre, mais pour la rendre visible. Ses textes sont joués dans des théâtres subventionnés, des scènes nationales, des festivals. Elle occupe les institutions de l'intérieur tout en portant des voix que ces mêmes institutions ont longtemps ignorées. Une position inconfortable, assumée. « Je ne suis pas une passeuse bienveillante », précise-t-elle. « Je ne traduis pas la banlieue pour un public bourgeois. Je pose une question de pouvoir : qui décide de qui mérite d'être entendu, et dans quelle salle ? »

Une œuvre qui dérange les deux rives

Son travail ne satisfait pas tout le monde. C'est sans doute le signe qu'il touche juste. Certains, dans le public, voient d'un œil méfiant une artiste reconnue, qui s'empare de paroles qui ne sont pas les siennes. L'artiste répond à ces tensions : « Depuis que j'ai commencé à écrire, on me pose souvent la question. Je ne veux pas me justifier à partir de mes origines. Ça serait entrer dans le même jeu que les institutions. » Ce qu'elle revendique, c'est une méthode : le travail collectif, la restitution, la co-construction. La légitimité n'est pas extérieure à ses œuvres, elle en est le processus.

Là réside peut-être l'essentiel de ce que le rapport entre banlieue et institution culturelle a à apprendre. L'acceptation d'un conflit productif, celui d'une culture qui n'a jamais attendu la permission et d'institutions qui apprennent, lentement, à le reconnaître.

Le maître du jeu

Instagram est devenu le passeur d'un nouveau pouvoir : l'algorithme. Un passeport sans intermédiaire. Les réseaux sociaux, omniprésents, redistribuent les cartes d'une légitimité culturelle. La vidéo existe dès lors qu'elle est postée. Elle trouve son public : c'est une adhésion immédiate et massive. Des vidéos comme celles de « geronymonstre » ne représentent pas simplement un phénomène viral amusant, elles rendent visible ce qui existait déjà sans être vu. Une révélation, plutôt qu'une révolution.